Charles-Victor de Bonstetten, Venise 1773 – souvenirs écrits en 1831 -

Introduction

Charles-Victor de Bonstetten, né en 1745, mort à Genève en 1832, est probablement ce que l'on pourrait appeler un cas ! Issu d'une famille patricienne bernoise, ayant été bailli en Pays de Vaud, comme nul autre avant lui il sut se détacher de sa condition de privilégié pour discourir des gouvernements et tenter d'expliquer tout ce que l'aristocratie avait de pernicieux.

Certes, son jugement date d'une époque où Berne s'était déjà retirée du Pays de Vaud et où le fait d'être ce que l'on pourrait appeler libre-penseur, ne présentait plus guère de danger. Il n'empêche qu'il ne fut pas donné à tout de monde de pouvoir juger librement de sa propre extraction.

Les propos tenus par de Bonstetten sur le gouvernement de Venise sont de cet ordre. Il en parle tandis que la bonne vieille République suit son train ordinaire, fait de légèreté et d'une corruption totale des mœurs, ne se doutant nullement que moins d'un quart de siècle plus tard elle serait occupée par une puissance étrangère et que plus rien désormais ne serait plus comme avant.

Ainsi donc la belle Venise, dans la manière dont elle est gérée par le Doge et les grandes familles régnantes, est jugée avec lucidité, on pourrait même dire avec une clairvoyance exceptionnelle, par cet ancien patricien que fut Charles-Victor de Bonstetten.

Ses propos sont pertinents, sa langue est nette et concise, l'homme est digne d'être fréquenté.

Il reste dommage simplement qu'il n'ait guère parlé de la ville elle-même, portant surtout son attention sur les hommes qui avaient pour charge de la gouverner, ou de ceux-là qui, à distance, pouvaient les juger.

C'est un beau texte que voilà. Qui ne tranchera d'aucune manière parmi tous ceux que nous produirons quant à cette ville si incroyablement extraordinaire !

Les Charbonnières, en janvier 2011

VENISE 1773

En allant de Milan à Venise, j'ai passé par Marignano. Dans le beau village de ce nom, je montai sur le clocher pour contempler le champ de bataille arrosé par le sang des héros de l'Helvétie, versé sans fruit puisqu'ils ne le versaient pas pour leur patrie. Marignano et tous ses environs sont un terrain d'antiques alluvions, parfaitement plat, aujourd'hui entrecoupé de canaux, et tellement garni d'arbres que, vu du clocher, tout le pays ressemble à une forêt.

Rien n'est comparable à Venise. On y arrive par un chemin tracé dans la mer par des piquets et dessiné par mille bateaux et gondoles. A côté de la route, il y a des endroits où la mer n'a pas un demi-pied de profondeur ; des oiseaux à longues jambes peuvent s'y promener à pied. Ces lagunes sont le rempart inexpugnable de la ville.

J'avais une lettre de recommandation du comte Firmian pour un des premiers magistrats de Venise, un procurateur de Saint-marc ; je me croyais bien recommandé, mais je l'étais très mal. Mon protecteur ne me donnait pas signe de vie. Je m'en plaignis à un jeune seigneur auquel j'étais recommandé, non par un ministre, mais par une jeune dame de Milan.

- Voulez-vous que je vous fasse voir l'homme dont vous vous plaignez ? me dit Delfino ?

Nous étions au Ridotto, où dix mille masques étaient à danser, à jouer, ou à manger et boire dans un immense café.

- Voyez ce respectable magistrat en longue robe et grande perruque dont les deux bouts tombent sur la table du pharaon, voilà votre homme ; la nuit, il est à tenir la banque, et le jour il veille au salut de la République. Vous voyez combien il serait coupable de perdre son temps à faire ou recevoir des visites.

Ce qui, au premier abord, frappe à Venise, c'est de voir une ville très peuplée, où tout se passe sans bruit ; vous n'entendez ni chars, ni voitures, ni chevaux ; vous ne voyez que des gondoles noires, des bateaux ou des boutiques ambulantes qui, avec leurs habitants, passent comme des ombres sur de longs bras de mer qui font rue à Venise. Une population nombreuse très gesticulante ne produit d'autres sons qu'une confusion de voix et de cris inarticulés.

Tout est mystérieux dans cette république, l'antique produit des âges. En carnaval, à peu près tout le monde, même dans les rues, est masqué. Je fus présenté en « bahuto », c'est-à-dire en habit de masque noir, espèce de manteau noir ouvert par devant, sous lequel on met comme une chemise de dentelles noires ; la tête, enfermée dans un bonnet, ne laisse voir que le visage qui, le plus souvent, est aussi couvert d'un masque. Ainsi affublé, on va à peu près tous les soirs au Ridotto. C'est un immense bâtiment carré. Trois côtés du carré sont employés à la danse et au jeu, le quatrième est un vaste café divisé en loges. Au Ridotto, on est obligé de se masquer le visage. Il n'y a guère que les étrangers qui s'en dispensent. Je fus plusieurs nuits de suite abordé par des masques

aimables ; on n’a pas d’idée de la facilité avec laquelle on fait connaissance sous les masques ;

Santa Maria della Salute par Guardi

une fois la première défiance passée, on n’est plus guidé par la physionomie qu’on ne voit pas, et l’on se livre très vite à ses propres sentiments. Ces masques aimables me présentèrent à trois dames charmantes. Assis dans une loge du café, nous parlâmes de tout, moi de la Suisse, les dames de Venise, les messieurs du gouvernement, de philosophie, et moi de tout. Le lendemain je fus encore abordé, j’en étais ravi. Ils me reconnaissent ; moi, je ne pouvais les trouver.

- Qui êtes-vous, leur disais-je ? Qu’avez-vous dit hier ? Où sont nos dames ?

Et la causerie de recommencer entre nous sept ; c’était presque de l’amitié. Je les suppliai de me dire leur nom, je conjurai ces dames d’ôter leurs masques. Tout fut inutile. Elles me dirent qu’elles seraient charmées de me voir si je restais à Venise ; mais comme je partais, il ne fallait pas se donner des regrets. Je fus à un bal paré où l’on n’a point de masques. Je cherchai partout quelque air amical qui pût trahir mes masques, mais tout fut inutile. Une de ces dames, qui avait des bas rouges, appartenait à la famille du Doge, mais je ne la vis point. C’était pour moi un singulier sentiment que celui de l’amitié, qui, dans mes souvenirs, ne réveillait l’idée d’aucun visage. Mes amis étaient de purs esprits pour moi.

Ma confiance aux masques était d'autant plus singulière que Venise est célèbre par l'espionnage et ses tristes suites. Mes amis connaissaient mes terreurs, et un jour que je me promenais en nombreuse compagnie place Saint-Marc, une de mes connaissances, qui était loin de moi, me dit à haute voix :

- Avouez, Monsieur, que l'aristocratie est un mauvais gouvernement.

Je ne fis semblant d'entendre, ma peur fut manifeste ; alors mes amis vénitiens se mirent à rire et me dirent :

- Nous ne sommes pas si méchants que nous sommes noirs.

Ils calmèrent mes craintes et me dirent que je pouvais parler à mon aise, qu'à Venise on distinguait très vite la bonne de la mauvaise compagnie, que je pouvais tout dire sans crainte. Nous parlâmes longuement de leurs lois, de leurs mœurs et de l'état de leur patrie. Le lendemain, ils me conduisirent au Grand Conseil, à l'élection d'un des Quarante. Je fus très bien placé sur un banc élevé. De vieux conseillers vinrent me parler. Je leur dis que j'appartenais à une république qui se faisait honneur d'imiter la sagesse de Venise. Dès ce moment je fus entouré ; chacun me faisait quelque question, surtout sur la manière d'élire les magistrats à Berne ; on me donnait rendez-vous dans les cafés pour m'entendre parler de Berne dont ils n'avaient aucune idée. Je priai un de ces messieurs de me dire pourquoi il donnait sa voix à un tel plutôt qu'à tel autre. Il me dit :

- Voici comment cela se passe. Tous ceux d'un même nom ont une assemblée de famille avant les élections ; on convient à la majorité des voix à qui la famille donnera son suffrage et tout le monde s'accorde sur la même personne pour ne pas perdre sa voix.

Le palais des Doges par Canaletto

A Venise comme à Berne, les noms étaient des puissances, et les élections étaient des jeux d'échecs où il y avait du bien et mal joués. Aujourd'hui on joue avec les opinions, qui, pour bien des gens, ne sont que des noms.

Le principe de l'aristocratie est de se conserver. Ces gouvernements sacrifient tout à ce principe ; témoin Venise, ses lois et ses terreurs. Les plus mauvais gouvernements sont ceux qui ont peur. Ils se croient haïs, et pour remédier à la haine, ils la centuplent par leur rigueur le plus souvent déplacée. C'est ainsi qu'un mari jaloux arrive à ce qu'il craint par les terreurs même qu'il éprouve, et s'il n'y arrive pas, il arrive du moins à trouver la haine là où il ne cherchait que l'amour. Dans ces gouvernements jaloux, la compression universelle agit sur les facultés de l'âme ; plus ces facultés sont comprimées, et plus les sens dominent. On peut dire que la sensualité chez une nation est en raison de la compression de ses idées. Voyez l'Orient et ses harems ; voyez l'Italie, l'Espagne et le Portugal, ou les harems sont pris dans la bonne compagnie. Sous l'aristocratie de Venise, le cigisbéisme faisait partie de ses institutions. Au temps du carnaval, les maris postiches allaient avec leurs femmes postiches s'établir pour tout le carnaval au-dessus des nombreux cafés de la place Saint-Marc. Là, quittant leurs vastes palais, ils y vivaient dans de petits appartements, invitant leurs amis et jouissant des nombreux rassemblements de la bonne société établie dans le seul lieu où l'on puisse mouvoir ses jambes.

En Italie, l'installation des cigisbés se fait avec quelque cérémonie. Le nouveau mari est présenté à quelques parents. Je ne sais s'il l'est au mari ; le valet de chambre lui porte sur une assiette l'éventail et le mouchoir de madame, et on donne la « buona mancia » au porteur de ces gages d'amour. Il y a plus de légitimité dans ce second mariage qu'on ne pense. Les époux légitimes, en se mariant, font entre eux une convention par écrit de se rester fidèles tant de mois ou même tant d'années ; ces promesses sont toujours respectées. J'ai connu une jeune dame qui avait promis trois ans de fidélité ; la troisième allait s'écouler lorsque je fis sa connaissance. Elle aimait son mari qui était un bel homme. Le prétendant aux amours de Madame la tourmentait.

- Voilà, lui disait-on, votre mari qui déjà fait les yeux doux à madame une telle, dépêchez-vous de faire un choix.

C'était une comédie d'un nouveau genre. J'ai connu une très jolie demoiselle qui allait se marier ; elle m'avoua qu'elle n'était engagée que pour trois mois. Il est rare qu'un mari bien fait ne soit pas déjà un peu marié lorsque les circonstances l'engagent au grand mariage. Le cigisbéisme même a sa morale ; les infidélités y sont rares, à moins d'être réciproques et peut-être même consenties. J'ai vu bien des maris postiches qui ne demandaient pas mieux que quelques mois d'absence du consentement de la dame.

La place St. Marc par Guardi

Mais revenons à Venise. Montesquieu a dit que la modération était le principe de l'aristocratie ; c'était en faire la satire. La modération est un principe négatif ou comprimant, il suppose une tendance au mal, arrêtée par la modération. En effet, un gouvernement qui ne cherche qu'à se perpétuer, est comme un homme qui ne chercherait qu'à se bien porter et qui ferait de la santé non un moyen, mais le but de sa vie.

En effet, l'aristocratie par excellence, la célèbre Venise, n'a jmais rien fait que pour sa conservation ou son ambition. Son administration était malfaisante ; l'orgueil des patriciens pesait partout sur les sujets que nulle institution bienfaisante ne venait consoler. Ces sortes de constitution ont tellement à cœur de se conserver, que tous les abus, tous les usages, tous les préjugés qui la servent, sont religieusement conservés, ce qui arrête partout la vie progressive. Dans l'état d'immobilité, la sensualité s'empare des mœurs et la vie, qui n'est jamais stationnaire, va descendant à l'état de brute.

La non civilisation de Venise et de Gêne se prouve par le vieux langage conservé dans ces républiques. N'est-il pas étonnant que dans l'état de civilisation de l'Italie, le langage de Venise soit resté stationnaire ? Partout l'état de la langue est la mesure de la civilisation présente ou passée. Le langage n'exprime pas seulement les idées que l'on a ; dans son ensemble, il représente l'état complet de toutes nos facultés mentales et matérielles. L'esprit ne peut avancer un pas sans que le langage ne s'en ressente, soit dans le rythme, soit dans la construction ou l'accent de la voix.

Voici un trait qui peint les mœurs de Venise et l’avilissement du peuple de cette ville. On entrait gratis au parterre. La première fois que j’allai au théâtre, je fus étonné de voir le parterre garni de parapluies ; c’est qu’on ne se gênait pas aux loges de cracher sur le parterre. Que penser des grands qui se permettaient cette licence ? Que penser du peuple qui la souffrait ?